

Fondation LUMA, à Arles : « Le bâtiment de Frank Gehry possède le double caractère de ruine et d'œuvre contemporaine »

TRIBUNE

Dominique Lyon

Architecte

L'édifice que le créateur du musée Guggenheim de Bilbao vient de livrer à la fondation d'art et de culture de Maja Hoffmann est d'une vitalité exigeante, relève l'architecte Dominique Lyon, dans une tribune au « Monde ».

Tribune. Le bâtiment que Frank Gehry vient de livrer pour la Fondation LUMA, à Arles [*l'inauguration a eu lieu le 26 juin*] est une irruption. Sa grande taille et son esthétique si particulière déstabilisent. Il faut du temps pour saisir ce qui se passe là. Ce temps, ou d'autres ressources, manque à ceux qui tranchent au premier coup d'œil : trop grand, trop moche, trop génial.

Pourquoi se presser ? La conception du bâtiment a pris des années. Durant cette période de maturation, dont une centaine de maquettes gardent la trace, la cliente [*la collectionneuse d'art et mécène Maja Hoffmann*] a infléchi maintes fois la conception à mesure que son projet culturel se précisait et il a fallu se soumettre aux avis des architectes des bâtiments de France qui ont appris à apprivoiser l'objet (à moins que ce soit le contraire). Parallèlement à ce processus plein de rebondissements, une constante s'est manifestée : deux maires successifs d'Arles [*Hervé Schiavetti puis Patrick de Carolis*] ont soutenu sans faillir cette architecture singulière.

Il faut faire confiance à leur jugement : sans doute manquait-il à cet endroit particulier de cette superbe ville une émergence qui puisse correspondre avec les monuments arlésiens et témoigner de la vitalité de ses habitants. Vitalité dont on comprend, à voir le bâtiment, qu'elle recèle une forte part de spontanéité et de fraîcheur. Et pourquoi ne pas faire grand et frais quand on veut se distinguer et qu'on le mérite ? Mérite qui revient aussi à l'ambition culturelle de la Fondation LUMA. Il est donc apparu opportun aux édiles, à la fondatrice de la fondation suisse et à l'architecte californien d'édifier là une construction haute de 56 mètres. Mais la taille n'est pas une qualité suffisante si l'esthétique de l'objet choque.

Equilibres rompus

Voici un assemblage de blocs d'acier disposés en torsades, d'un tambour vitré et d'une haute pile minérale, dont la composition semble s'être arrêtée subitement, laissant une impression

de déséquilibre. Maladresse ? Désinvolture ? Provocation ? Notre regard a appris à aimer les choses inachevées et instables. Nous avons le goût des ruines, ces impressionnants équilibres rompus, pleins de profondes références qui continuent de nous parler. Nous sommes stimulés aussi par le non-fini. Il est un manifeste pour l'artiste qui juge bon d'arrêter subitement de faire (peindre, sculpter, composer...) pour conserver dans l'œuvre l'énergie qu'il met à faire. Ce registre ne peut être étranger à l'architecture, l'inachevé et la ruine appartenant indubitablement à son domaine.

Il se trouve que le bâtiment de Frank Gehry possède le double caractère de ruine (il est monumental, quasi inachevé et ouvert à de multiples références) et d'œuvre contemporaine savante et déstabilisante. Il est riche, donc. Et il tombe à pic quand, en cette époque de doute existentiel, la préférence porte sur des architectures humbles, économes et pragmatiques. Des bâtiments vertueux dont le vocabulaire se limite à des figures simples et constantes : un cercle, une horizontale, une trame régulière, une enveloppe univoque et si possible vaporeuse. De l'abstraction, de la retenue, un rejet de la chair. Tout ce qui dépasse de cet horizon paraît une exagération.

Mais si notre bâtiment est plein d'une vitalité suspecte, il est aussi exigeant. En le considérant, on n'est sûr de rien. Il interroge : « Eh bien ! Dites-moi vraiment comment je suis beau, ou bien comment je défigure la belle ville d'Arles. »

Joueur et culotté

A chacun de décider, dira-t-on. Mais on ne peut rien décider si l'on ne peut rien formuler face à ce bâtiment qui éprouve les bases de notre goût et défie les lieux communs qui nous plombent. Les mots peinant à venir pour le qualifier, ce que cette architecture dit en creux c'est que nous vivons dans une grande sécurité intellectuelle (la notion de sécurité ayant de nos jours remplacé celle de confort) et que la part sauvage nous effraie, nous déstabilise à proprement parler.

Ce qu'il a de sauvage, ce bâtiment, c'est qu'il est gai et tourmenté à la fois, énorme et humain, joueur et culotté, bricolé et parfaitement professionnel. Il donne une leçon sans y insister : il faut jouir, parcourir, découvrir. Le beau, dit-il, c'est ce qui stimule les sens : par les jeux des volumes, par leurs liens entretenus avec l'histoire des formes, par leurs matières, par leurs dessins, par leurs rapports surprenants. Ici, carton plein.

Mais ce grand bâtiment ne s'impose pas. C'est qu'il donne envie de le parcourir et qu'on ne finit pas de le découvrir. C'est un jeu émouvant : on est touchés dans ses pièces tourmentées, aspirés par les spirales emboîtées de ses escaliers, ravis de ses grottes et failles recouvertes d'acier, remontés par son tambour vitré qui réconcilie extérieur et intérieur. Sur ses terrasses, on reste étonnés par tout ce grand tourment. Ce que l'on voit là, on ne l'a jamais vu. Pourquoi se le refuser ?

Dominique Lyon est architecte, lauréat du prix de l'Equerre d'argent 2002.

Dominique Lyon(Architecte)